

Le Monde en pages

L'Audition du docteur Fernando Gasparri

De

Giuseppe Santoliquido



Animation de l'atelier :

Daniel Simon

Dossier :

Jean-Marie Delgrange

A la différence des autres dossiers, on ne commencera pas par parler du pays où se déroule le livre, ni de sa littérature. Peut-on supposer que c'est connu, au moins un peu¹?

L'auteur, Italien de Belgique, lui, est sans doute plus difficile à classer : on commencera par lui! Toutefois, qui voudrait quelques éclaircissements sur certains personnages, expressions, faits évoqués peut aller d'abord aux pages 11 et suivantes « Petite notes pour éclairer la lecture »

I. Giuseppe Santoliquido



Indications biographiques

Giuseppe Santoliquido est un écrivain belge de langue française, d'origine italienne. Il est licencié en Sciences politiques et administration publique. Professeur aux Facultés de Sciences politiques d'Afrique centrale.

Spécialisé en politique italienne, il collabore, notamment, avec la *Revue Nouvelle* (Bruxelles), la *Revue générale* (Bruxelles), *Traversées* (Virton) et *Confluences Méditerranée* (Paris). Il est chroniqueur sur le blog de l'écrivain belge Vincent Engel, *Blog à part*, sur lequel il anime chaque mercredi les *Nouvelles d'Italie*.

Partageant son temps entre la Belgique, l'Afrique et l'Italie, il est également consultant pour *Area Democratica*, important observatoire politique dans le Latium, pour l'*Associazione culturale Talenti*, qui organise des événements culturels parmi les plus importants d'Italie et pour le « Prix de la Narration Ferri-Lawrence » de Frosinone en Italie. Il est également traducteur littéraire pour le *Centro studi letterari d'Avito*, dans le Latium.

Il est l'auteur d'essais sur la politique italienne. *L'audition du docteur Fernando Gasparri*, publié en 2011, est son premier roman. Il a remporté plusieurs prix littéraires.

D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Giuseppe_Santoliquido

Œuvres

- *Italie, une démocratie pervertie ?*, essai, Edern éditions, mai 2011
- *L'audition du Docteur Fernando Gasparri*, roman, Grand Miroir, 2011

¹ On pourra se référer aux nombreux dossiers déjà publiés sur la littérature belge, de langue française ou néerlandaise. Par exemple et par ordre chronologique : Corinne Hoex (08/05/2012), Gérard Adam (16/05/2011), Tom Lanoye (06/10/2011), Hugo Claus (18/01/2009), Jacqueline Declercq (12/04/2010), etc.

- *Bunga bunga, mode d'emploi*, essai, Renaissance du Livre, 2012
- *Petites musiques de nuit*, recueil collectif, Grand Miroir, 2012

Un politologue à la plume acérée

Son blog : <http://edern.be/wordpress/category/chroniques/giuseppe-santoliquido/>

Nombreux articles dans la *Revue Nouvelle*. On en trouvera la liste ici : <http://www.revue nouvelle.be/spip.php?auteur397>

Articles nombreux aussi dans *Le Courrier* (Suisse) dont on, signalera : « Le Bunga-Bunga à la trappe? » 24 avril 2012

http://www.lecourrier.ch/97934/le_bunga_bunga_a_la_trappe

Et quelques autres, dans le même journal : http://www.lecourrier.ch/giuseppe_santoliquido

II. L'audition du docteur Fernando Gasparri

Le docteur Gasparri, un veuf paisible et fort occupé

Le docteur Gasparri² est un veuf paisible et très occupé en cet été 1932. Les visites à ses patients, les consultations et la rédaction d'une étude sur les méfaits du sulfure de carbone chez les travailleurs l'empêchent de suivre l'actualité politique. Elle est cependant proche de lui, puisque des antifascistes italiens sont réfugiés dans son quartier d'Ixelles. Et toute la Belgique résonne du bruit des grèves. En cinq journées d'audition, le personnage principal raconte comment il a été conduit du côté le plus dangereux de la société, le côté qu'il ne connaissait pas ni ne voulait connaître. Il s'agissait de s'en remettre à la raison du cœur plutôt qu'au discernement. Tant pis pour ce que les autres peuvent en penser.

Pierre Maury, *Le Soir*, vendredi 9 novembre 2012

http://archives.lesoir.be/giuseppe-santoliquido-en-1932_t-20121109-025UW4.html

L'histoire d'un homme comme les autres

Dans ce roman est relatée l'histoire d'un homme comme les autres, auditionné par la police durant cinq jours. Le docteur Gasparri est médecin généraliste à Bruxelles. Les faits se passent en 1932. C'est la crise économique, avec ses grèves et ses fermetures d'entreprises. Dans des pays voisins, Salazar prend le pouvoir au Portugal, Mussolini l'a en Italie, Hitler monte vers la direction du Reich. En Belgique, les mouvements anti-fascistes se développent mais font l'objet de répression par les autorités.

² Y a-t-il un clin d'œil de l'auteur dans le choix du nom de son docteur GASPARRI ?

Maurizio Gasparri (né le 18 juillet 1956 à Rome) est un homme politique italien, actuellement président du groupe parlementaire du PDL (Peuple de la liberté de Silvio Berlusconi) au Sénat. Avant d'adhérer au Peuple de la liberté, Maurizio Gasparri avait fait partie de mouvements néo-fascistes et d'Alliance nationale.

Le docteur soigne notamment un couple désargenté dont la femme souffre gravement d'intoxication aux produits de la vulcanisation du caoutchouc. Il essaye d'aider ce couple. Il leur prête une petite somme d'argent. Enhardi, le couple lui demande d'héberger Oreste, le frère cadet de madame, mais aussi un anti-fasciste prêt à donner sa vie pour défendre son idéal. Le docteur se retrouve malgré lui devant un dilemme : dénoncer ou pas Oreste. Il finit par choisir la ligne du cœur plutôt que celle du discernement.

Belle œuvre qui met bien en évidence le cruel choix que les citoyens doivent prendre sous des régimes totalitaires : dénoncer et se sacrifier ou accepter et survivre.

Le roman permet une approche très fine des personnages. Il donne également un éclairage différent de l'histoire récente, sous la focale du quotidien de gens ordinaires.

<http://christian-ducattillon.skynetblogs.be/archive/2012/07/23/1-audition-du-docteur-fernando-gasparri-giuseppe-santoliquid.html>

Le bouleversement d'une paisible destinée

L'histoire se passe à Bruxelles, durant l'été 1932. Alors que des mouvements de grève mettent le pays sens dessus dessous, le docteur Fernando Gasparri reçoit les Guareschi, un couple de jeunes exilés originaires de la même région que lui en Italie.

Entre le médecin et ses patients, des trajectoires analogues et des souvenirs communs tissent des liens affectifs. Jusqu'au jour où débarque Oreste, le frère cadet de Madame Guareschi, qui a fui l'Italie fasciste dans des circonstances troubles.

Dès lors, la destinée du paisible docteur Gasparri s'engage sur des rails aléatoires. Il se trouve amené, bien malgré lui, à sonder sa conscience. Et à agir, à faire des choix. Jusqu'au dernier, essentiel.

L'audition du docteur Fernando Gasparri voit s'entremêler les questionnements d'un homme entre deux âges, et ceux d'une époque secouée par la montée de l'extrémisme, les troubles sociaux, la peur de l'altérité. Tous deux, l'homme et son temps, vont être amenés à choisir. Et du choix de l'un dépendra le sort de l'autre. C'est aussi la thématique de la mémoire qui est abordée dans cet ouvrage puisque la réminiscence de certains souvenirs fait sortir le docteur de sa routine quotidienne.

Extrait de « Mémoire et politique » (voir ci-dessous l'interview)

<http://www.memoire-politique.net/audition-du-docteur-fernando-gasparri/>

Des choix de conscience pour aujourd'hui

Avec L'Audition du docteur Fernando Gasparri, de Giuseppe Santoliquido,- nouvelliste, traducteur, mais surtout politologue et chroniqueur très actif dans les médias,- on entre dans une autre dimension du dépassement, où la morale est prise en compte. Celle du choix entre le bien et le mal alors que les circonstances acculent à l'engagement. Si le livre ne se présente pas clairement comme un roman, sans doute est-ce parce que le personnage mis en scène, et fictif selon toute apparence, n'est que le révélateur d'une réalité politique mise en lumière par un témoignage traité lui aussi avec la rigueur d'un procès-verbal : le fruit des "déclarations spontanées" de l'intéressé, étalées sur cinq jours. Et dans un contexte géographique et historique extrêmement précis : juillet de l'an 1932, dans le quartier bruxellois qui s'étend entre l'actuelle place Fernand Cocq et les étangs d'Ixelles.

Rien ne prédestinait le veuf Fernando Gasparri, médecin généraliste, Italien de naissance, habitant au 26 rue de la Tulipe? à devenir le champ de bataille d'un dilemme digne des tragédies antiques. Homme discret, serviable, tout entier dévoué à ses patients et à la science, il est peut attentif aux

jeux politiques dans un pays en proie à la misère et aux troubles sociaux. Et qui soutient une chasse particulièrement brutale aux immigrés italiens antifascistes, autant par xénophobie protectionniste que par souci d'entretenir de bonnes relations avec le tout puissant régime mussolinien. Un concours de circonstances, provoqué presque insensiblement par sa conscience professionnelle et par sa bonté d'âme, va amener Gasparri à se faire malgré lui le complice d'un révolutionnaire italien recherché par la police. Il aura ainsi à choisir entre dénoncer celui qui s'apprête à exécuter un ministre de Mussolini, responsable d'une répression des plus odieuses, ou de laisser aller les choses (avec, peut-on penser, les risques qu'il pourrait lui-même courir). Le compte-rendu d'une audition spontanée suggère la nature de sa réponse. Fruit, apparemment, d'une décision qui, selon ses propres dires, "consistait à s'en remettre à la raison du cœur plutôt que de se perdre dans la voie abstraite et peu humaine du discernement". Discernement qui, dans cette optique, spéculerait sur les notions générales de bien et de mal au détriment d'une certaine droiture personnelle et des consolations d'une benne conscience.

On voit bien dans ce débat primordial et provocateur la marque du sociologue et du politologue qui semble vouloir avant tout attiser la réflexion du lecteur sur l'engagement et la responsabilité de chacun face aux difficultés et aux troubles d'une époque. On ne peut s'empêcher, du reste, de hasarder, à travers le temps, des collages en forme de mises en garde, avec, entre autres, le discours d'un ami de Gasparri professant que "si l'on continue de la sorte, ceux qui travaillent seront moins nombreux et ceux qui ne travaillent pas ne toucheront plus rien, plus un franc, faute de fonds pour leur venir en aide. En somme : plus de moyens de subsistance, plus d'aides sociales, plus de nourriture saine, plus de soins médicaux".

(référence perdue)

Le choix de Pierre Mertens pour la sélection du prix Rossel 2012

Je suis frappé par la singularité du phénomène : voilà un livre écrit par un Italien, seul livre étranger dans notre sélection du Rossel; il est écrit dans une langue française superbe que beaucoup de Belges et même de Français pourraient lui envier. Le sujet est assez original : c'est l'histoire d'un médecin qui vit à Bruxelles, à Ixelles plus précisément, tout près de la rue de la Tulipe, c'est un exilé italien qui n'a pas vraiment d'opinion politique. Tout cela se passe dans les années trente et il est malgré lui emporté par l'histoire : la montée du fascisme dans son propre pays d'origine, la montée des révoltes ouvrières en Belgique. Et c'est un homme dont on sent qu'il pourrait aussi bien basculer sur un mauvais versant de la vie que sur un bon; il choisit le bon presque malgré lui. Et le miracle de ce livre, c'est la façon dont le traitement de la maladie, et d'une maladie originale, – une maladie orpheline, comme on dit aujourd'hui,– et l'histoire politique s'entrecroisent. Voilà un médecin qui tout à coup, alors qu'il ne comptait se consacrer qu'aux maladies dites ordinaires et qui va devoir en traiter une peut-être plus importante que toutes les autres, et qui est le cancer de l'histoire. Je trouve que c'est raconté avec beaucoup de modestie, de naturel, de science mais sans effet d'arrogance : il n'y a aucune espèce d'érudition ostentatoire. C'est un livre d'une très grande simplicité et qui nous en apprend énormément sur une époque un peu oubliée de notre propre histoire. Et que cela nous vienne de l'étranger, je trouve que c'est tout à fait étonnant et c'est un peu la divine surprise de cette sélection.

Transcription d'une interview de Pierre Mertens, donnée au journal Le Soir, le Lundi 12 Novembre 2012. On peut l'écouter ici :

<http://www.lesoir.be/118188/article/culture/livres/2012-11-12/prix-rossel-2012-l-audition-du-docteur-fernando-gasparri-giuseppe-santoliquido>

Un petit livre dense et épatant

Voici un roman étonnant qui va vous plonger dans la réalité quotidienne d'un petit médecin généraliste dans la Belgique de 1932 ; de plus si vous habitez Ixelles, ou si vous connaissez un peu la commune et/ou son histoire, sachez que vous n'êtes pas au bout de vos surprises, car, aussi, ce petit roman se lit d'une traite et avec beaucoup de plaisir !

Sur fond de grève et de misère sociale (cette année-là vit une Belgique quasi paralysée, des fermetures d'usines et un véritable soulèvement populaire à Charleroi et dans le Hainaut)

nous suivons les pérégrinations dans les rues d'Ixelles, du Dr. Gasparri, un homme bon, qui, depuis la mort de sa femme se consacre exclusivement à ses patients. Mais le hasard le mettra en contact avec des exilés italiens qui lui rappelleront son passé, et bouleverseront sa vie.

Par ailleurs, ce roman nous montre un aspect peu connu de notre commune : celui de l'anarchisme international. Saviez-vous que les antifascistes italiens, espagnols, yougoslaves... avaient élu domicile en Belgique, et que leur quartier général était le café des arcades, à un jet de pierre de la place Fernand Cocq ? Le sujet est bien abordé dans ces pages, et le héros du roman croisera au passage deux personnages à propos desquels il y aurait beaucoup à dire ou à découvrir : Léo Campion et Marcel Dieu.

Mais revenons au roman proprement dit : les titres des chapitres nous rappellent qu'il s'agit d'auditions (1er, 2e,...audition du docteur), mais ce n'est que dans la deuxième partie de l'histoire que l'on comprend que les choses vont tourner moins bien pour le docteur, qui lui-même sent sa petite vie très programmée, très routinière, glisser vers quelque chose d'autre...

La première partie du livre est à ce propos assez savoureuse : ses cheminements dans Ixelles, ses arrêts à l'église, au cimetière, dans les cafés et restaurants. Il faut avouer qu'on s'amuse véritablement à reconnaître ou à imaginer les lieux. Bien sûr l'histoire va virer, mais l'on va y trouver dès lors, d'autres éléments de contentement...

Bref, un petit livre dense et épatant, je ne vous en dis pas plus. Mais sachez quand même que M. Santoliquido, politologue et chroniqueur, a publié, parallèlement à ce roman, un essai aux éd. Ederne intitulé « Italie, une démocratie pervertie ? »...et qu'il réside à Ixelles.

E. Machtelinckx, bibliothécaire à Ixelles (!)

<http://www.elsene.irisnet.be/site/fr/culture/bibliotheque/lecture.php>

III. Deux interviews



Garder mémoire pour ne pas oublier les valeurs

La publication de cet ouvrage est l'occasion d'un petit entretien avec l'auteur dont une nouvelle traitant également de la mémoire collective dans un recueil intitulé « Petites musiques de nuit » sera prochainement publié par le Grand Miroir.

La thématique de la mémoire est au cœur de cet ouvrage puisque certains souvenirs du docteur Fernando Gasparri réapparaissent lors de la rencontre avec les Guareschi qui est à la base de l'histoire. Pourquoi avez-vous accordé une telle place à cette mémoire dans votre ouvrage ?

Il s'agissait, au départ du projet, d'une envie d'écrire sur des thématiques aussi complexes et ambiguës que la responsabilité individuelle, son articulation avec la responsabilité publique autour de la notion d'engagement, l'existence (ou pas) d'une vie publique morale. Dans cette perspective, on ne peut faire autrement que d'insérer la variable mémorielle, si je puis m'exprimer de la sorte, tout simplement parce que la mémoire est une dimension essentielle, voire peut-être la plus importante, de la conscience humaine. Et cette dernière, à son tour, est le point central de la conduite humaine. L'appréhension du passé (même immédiat), l'interprétation que l'on en fait dans la foulée de l'image et de la signification que nous en renvoie la mémoire est le point de départ de nos actions, de nos conduites privées et publiques. Ce processus permet à l'évènement de s'introduire dans le cours de nos pensées et de ne plus se laisser oublier.

Par ailleurs, et cela m'était utile pour les rapprochements entre les années 30 et aujourd'hui, la mémoire permet de manipuler le rapport au temps, de donner une application ou une possibilité d'analyse immédiate. Comme disait Antonio Tabucchi^[1], on peut ainsi le raccourcir ou l'allonger, tout dépend de comment on souhaite le manœuvrer.

Par la mémoire, même le temps historique peut être raccourci et ramené à notre conscience immédiate. Les souvenirs créent une familiarité avec le passé, y compris le passé collectif auquel nous n'avons pas pris part. La mémoire n'est pas que personnelle, elle est également collective. C'est elle qui alimente la conscience publique. Dans le cas du docteur Gasparri, c'est évidemment cette dimension qui pose problème. Les souvenirs et la mémoire sont omniprésents dans son aventure, mais uniquement aux niveaux de son vécu privé. Il est dépourvu, ou presque, de souvenirs publics, qu'il n'a jamais voulu entretenir.

Fernando Gasparri semble accorder un faible intérêt à la chose politique. Pourtant, son choix final a des dimensions hautement politiques. Pourquoi souhaitez-vous dresser le portrait d'un tel homme, dans le contexte des années 30 ?

Précisément parce qu'il ne prend pas part à ce travail de mémorisation collective. La mémoire doit également être nourrie de rationalité, de savoir, elle n'est pas uniquement affective. Au moment d'effectuer le choix que les événements le conduiront à prendre, il ne disposera peut-être pas de tous les éléments pour le faire. Ce discernement dont il est question dans le roman a

besoin d'outils rationnels pour être actionné. Fernando Gasparri est un homme bon, qui voue sa vie à ses patients, à sa sœur impotente. Il a des valeurs morales. Mais il considère que la définition collective d'un monde commun n'est pas importante. Peut-on vivre une vie de bien sans cette dimension ? Le « je » peut-il exister sans le « nous » ? Peut-on tout simplement dire « je » sans qu'il ne signifie également « nous ». Le docteur Gasparri a du mal à intégrer cette double dimension. Or, les années trente étaient les années de tous les bouleversements, des tous les extrêmes avec l'arrivée au pouvoir, en Europe, de Mussolini, Salazar, Hitler, Franco. L'impact des choix opérés par chacun était lourd de conséquence. Mais il n'y a pas de jugement moral de ma part sur les partis pris par Gasparri, je n'aurais pas voulu être à sa place. Pour citer l'écrivain belge Vincent Engel, Fernando Gasparri est confronté à une sorte de « choix de Sophie » auquel il est bien plus probable que nous soyons un jour confrontés que celui proposé par William Styron[2] dans son célèbre roman. Le problème est de se donner tous les outils pour l'effectuer.

En lisant cet ouvrage, on est parfois interpellé par la proximité des événements décrits avec l'actualité. Votre histoire trouve-t-elle des échos dans notre société contemporaine ?

Oui, indéniablement. Tout d'abord, d'un point de vue historique. L'impact de la crise économique sur l'industrie européenne, avec une crise née aux Etats-Unis, et la paupérisation qui en découle, par effet boule de neige, dans nos sociétés. L'impossibilité politique d'affronter les événements, la marge de manœuvre réduite des élus (nous sommes avant Roosevelt, naturellement). Par ailleurs, des valeurs comme celles du savoir, de la rationalité, de la connaissance sont aujourd'hui peu mises à l'ordre du jour. Bien qu'il n'y ait jamais eu autant d'information et de sources de savoir disponibles, la course à l'immédiateté, la plongée dans l'« âge de la particularité », pour citer Rosanvallon[3], ou dans celui de l'hédonisme consumériste prophétisé par Pasolini[4], pénalisent fortement ce travail de mise en perspective historique et de recherche d'objectivation qui sont indispensables à la bonne marche de nos sociétés. Là est le danger, selon moi, si nous devons vivre un jour l'expérience de Fernando Gasparri.

[1] Tabucchi Antonio, *Le temps vieillit vite*, Paris, Gallimard, 2009.

[2] Styron William, *Le choix de Sophie*, Paris, Gallimard, 1995.

[3] Rosanvallon Pierre, *La légitimité démocratique*, Paris, Le Seuil, 2008.

[4] Pasolini Pier Paolo, *Ecrits corsaires*, Milan, Garzanti, 1975.

« Mémoire & Politique présente un roman ».

<http://www.memoire-politique.net/audition-du-docteur-fernando-gasparri/>

Le « vivre ensemble » au cœur des questions du docteur Gasparri

Le « Prix Première » nous emmène cette semaine en 1932 en Belgique, à Bruxelles : les troubles sociaux font rage, les mouvements sociaux sont nombreux et les mouvements antifasciste inquiètent les autorités. Au milieu de tout cela, un homme entre deux âges, un médecin, va devoir se positionner, s'engager; en tout cas, d'une manière ou d'une autre. L'audition du Docteur Gasparri est le premier roman signé Giuseppe Santoliquido.

Bernard Dan : Période en ébullition que celle de ces années trente, en Belgique comme en beaucoup d'endroits en Europe. L'audition du docteur Gasparri va durer cinq jours. Quelle est la part de réalité et de fiction? Il y a bien sûr tout ce contexte politique dont on a parlé, mais ce docteur Gasparri?

Giuseppe Santoliquido : Tout ce qui est référence historique est réel, puisque c'est le fruit de recherches en bibliothèque; les personnages rencontrés sont réels aussi. Le docteur Gasparri

est, lui, une création fictive. Comme vous le dites, la première période de troubles, avant la deuxième guerre mondiale, qui précède de quelques années les grandes grèves de 1936, connaît une vague de paupérisation très forte qui touche l'ensemble de l'Europe et la Belgique. Il y a donc là un parallélisme avec ce que nous connaissons aujourd'hui, puisque tout démarre déjà aux Etats Unis, un peu comme ce que nous avons connu en 2008, et redescend en cascade vers l'Europe et la Belgique en particulier.

Bernard Dan : Votre docteur Gasparri est médecin généraliste, c'est quelqu'un qui travaille énormément. Il se définit lui-même comme un « robot d'homme, flasque et ramolli ». Il ne s'intéresse pas beaucoup à la politique; en tout cas, c'est ce qu'il dit. Néanmoins, il fréquente un café qui s'appelle « Les Argonautes » qui est un endroit où des intellectuels et des artistes se retrouvent et discutent mais son engagement est finalement très limité. Puis il va faire la rencontre dans le cadre de son métier d'un couple d'immigrés italiens : l'épouse travaille dans une usine de caoutchouc; elle y est intoxiquée. Lui, parallèlement travaille sur ces questions d'intoxication en milieu industriel. Cette rencontre va l'obliger à s'engager. C'est toute la question de votre livre, l'engagement : qu'est-ce qu'on fait de sa conscience, où la met-on?

Giuseppe Santoliquido : C'est la question de l'engagement et encore plus particulièrement de la responsabilité. La question centrale pour cet homme de bien, qui a des valeurs, qui a une morale, qui aide son prochain, qui prend en charge beaucoup de choses par son métier. Mais là, il est dans une relation individuelle avec ce couple, mais il n'a pas de sortie vers le monde par la connaissance et par l'engagement, la question donc est de savoir s'il peut se contenter de cette responsabilité individuelle, sans s'ouvrir vers le monde. Et c'est moins simple qu'il ne paraît puisqu'il est amené à devoir faire un choix qui entraînera des conséquences : soit pour le couple, s'il ne les aide pas, soit au niveau sociétal s'il ne prend pas des engagements politiques.

Bernard Dan : Avec un parallèle tout au long de ce récit : on va parler encore une fois de ce qu'était la Belgique de cette époque-là, avec des aspects finalement assez méconnus. Mais avec un parallèle aussi avec le roman de Pirandello *Fu Matthias Pascal*, ce Matthias Pascal qui est quelqu'un qui se retire du monde pour diverses raisons et qui est amené finalement à se demander si sa vie aura servi... n'est-ce pas un peu cela la question de Pirandello ?

Giuseppe Santoliquido : Oui, le roman *Il fu Mattia Pascal* c'est toute la question de vivre une liberté pleine. On est donc engagé, qu'on le veuille ou pas, par essence : l'homme est un animal politique, dit Aristote, parce qu'il ne peut pas se couper de la dimension sociale. Le « je » n'existe que s'il peut se définir à partir d'un « nous ». On ne peut donc pas ignorer cette dimension. Et la problématique du docteur Gasparri, c'est cela : il ne vit pas cette dimension sociale et cela a des conséquences en termes de société.

Bernard Dan : Vous êtes politologue. Avec cet ancrage : Bruxelles, au début des années trente, plaque tournante des mouvements antifascistes européens.

Giuseppe Santoliquido : En effet, cela ne se dit pas suffisamment et il est vrai que le personnage du roman est italien. C'est un immigré italien qui arrive avec la vague de 1922, après donc l'accession de Mussolini au pouvoir en Italie. Salazar arrive au pouvoir à la même époque; Hitler va arriver en 1933. Et beaucoup d'antifascistes, notamment italiens, quittent l'Italie et vont en France, au Luxembourg ou en Suisse. Mais là, ils subissent également des pressions et ils finissent par se retrouver à Bruxelles, notamment à Ixelles. Et de ce fait, beaucoup de combats contre l'antifascisme européen ont été menés à partir de Bruxelles qui est, comme vous le dites, une plaque tournante de la lutte antifasciste.

Bernard Dan : Avec le rôle des autorités qui est assez difficile et même ambigu : on l'a dit, c'est une période de crise sociale, grave, sauvage : des gens se retrouvent du jour au lendemain sans travail, à la rue. Et par ailleurs, il y a les antifascistes. Les autorités doivent finalement gérer ces deux aspects. On dit que les antifascistes sont réprimés parce qu'ils sont antifascistes mais ce n'est peut-être pas aussi simple.

Giuseppe Santoliquido : Non en effet, parce qu'il faut tenir compte de l'arrière-plan économique qui est dramatique en 1932 et qui rend donc difficile la relation à l'autre et suscite en même temps la montée des extrémismes. On ne peut donc pas voir les choses de manière manichéenne. Les autorités doivent ménager la chèvre et le chou. Elles sont devant des problèmes sociaux à gérer, avec des troubles sociaux très importants, dans les mines, la sidérurgie, le textile. Et par ailleurs, il y a la présence de cette masse d'immigrés. Je cite notamment le cas des syndicats qui prennent des positions curieuses, notamment en matière de préférence nationale et veulent renvoyer tous les immigrés, notamment célibataires. Même avec le recul, il n'est pas aussi simple de juger parce que la situation économique est extrêmement difficile à l'époque, comme elle l'est aujourd'hui.

Bernard Dan : Et au fond on met tout le monde dans le même sac : antifascistes, anarchistes,...

Giuseppe Santoliquido : Oui tout cela constitue un amas de gens qui contestent le système ... et il y a alors cette collusion que j'essaie de décrire dans le livre aussi, entre les autorités belges et l'ambassade italienne en Belgique et les autorités fascistes en Italie : on profite de l'anticommunisme et des troubles sociaux pour évacuer toute une série de fauteurs de troubles en Belgique et les renvoyer vers les autorités fascistes et ces gens finissent par être internés voire par mourir en Italie.

Bernard Dan : Votre démarche en écrivant ce premier roman, comment peut-on la définir? C'est une alerte que vous faites aujourd'hui ? Vous rappelez ces étranges coïncidences entre les années trente et aujourd'hui. Ou bien ce sont vos origines italiennes? Ou un mélange d'un peu tout cela?

Giuseppe Santoliquido : Oui il y a un peu tout cela. Mais il faut toujours se méfier des messages qui peuvent paraître prétentieux. Mais je pense qu'un des problèmes fondamentaux aujourd'hui, c'est précisément la responsabilité, la relation éthique à l'autre. On se désengage de plus en plus, on finit par épouser ce que Pasolini avait prophétisé dans les années septante : l'hédonisme consumériste où il y a ce repli sur l'individualité, sur le fait de s'engager de moins en moins dans la société au niveau politique mais aussi vis-à-vis de l'autre : je me sens de moins en moins responsable du sort de l'autre. Et c'est ce qui nourrit les courants populistes et la montée des extrémismes, pas seulement en France avec Le Pen ou en Autriche, mais même au sein des partis classiques. On prône de moins en moins la responsabilité et l'engagement social. Et à mon avis, c'est extrêmement dangereux parce que cela installe un climat délétère..

Bernard Dan : Oui, on le voit dans le roman : il y a des dénonciations dans le roman... S'engager, être responsable aujourd'hui... Les Grecs s'engagent aujourd'hui : on n'a pas l'impression qu'on les entend, qu'on les écoute.

Giuseppe Santoliquido : Non, en fait, il y a comme une sorte de labellisation du modèle socio-économique qu'on nous impose. Je ne veux pas porter de jugement sur le fond technique mais on nous dit que c'est la seule voie possible : on l'épouse à droite et à gauche, que ce soit en Grèce, en Italie, en France même, en nous disant : « il faut parler un langage de vérité ». Il faut donc dire qu'on n'a pas le choix, qu'on doit imposer une manière de voir les choses, sans se poser la question des valeurs qui sous-tendent les sociétés : dans quelle société est-ce que je veux vivre?

Est-ce que je veux vivre dans une société de partage, de respecter de l'altérité? Cette question-là on ne se la pose pas. Et je pense qu'une des difficultés d'aujourd'hui, c'est que ce n'est pas aux politiques de se poser cette question : ils sont constamment dans l'immédiateté, et donc ils ne peuvent pas prendre la distance et réfléchir comme un architecte qui définit un plan avant de construire la maison. Le plan, ce sont les valeurs qui doivent sous-tendre notre vivre en commun. Cette question-là plus personne ne se la pose, on pense que cela va de soi.

Bernard Dan : Y a-t-il une sorte d'utopie, voire de naïveté, puisqu'on parle beaucoup du cœur : écoute au fond de ton cœur, écoute ce que ton cœur te dicte...c'est aussi une sorte de fil rouge dans ce roman. : utopie, naïveté, face aux puissances financières

Giuseppe Santoliquido : Oui, mais la « petite musique du cœur » dont parle le docteur Gasparri, elle est à relier avec ses croyances catholiques. Et là, je voulais aussi attirer l'attention sur le danger de se défaire de la raison. C'est un des problèmes du docteur Gasparri, – et cela c'est une tendance de nos sociétés actuelles – : se retrouver toujours dans l'affectif, dans la subjectivité. Mais la subjectivité peut masquer à nouveau des valeurs : là est le danger. Et le docteur Gasparri se repose sur la subjectivité sans rationaliser le discours, sans se poser la question : qu'est-ce qui fait que l'on doit vivre en commun et comment ? C'est la fameuse question socratique : comment est-ce que je dois vivre? Quelles sont les valeurs que je dois traduire dans ma vie de tous les jours? Ces questions paraissent désuètes aujourd'hui mais je pense que non et qu'il faut absolument les remettre à l'honneur. C'est une des choses que je voulais faire en écrivant ce roman, et le faire par la fiction pour ne pas paraître donneur de leçons ...

L'interview peut être écoutée ici :

<http://www.youtube.com/watch?v=VSwmDcbqUgw>

Ecouter l'auteur interviewé par Edmond Morel

<http://www.demandezleprogramme.be/L-audition-du-docteur-Fernando>

IV. Petites notes pour éclairer la lecture

Le sulfure de carbone

Petit rappel d'une actualité récente. En mai 2012, un wagon citerne contenant 70 tonnes de sulfure de carbone a été accidenté lors d'une collision de trains à Godinne (Namur) en Belgique. Par mesure de précaution en raison de la toxicité et du risque d'explosion durant le transvasement du produit, un périmètre de sécurité de 500 mètres a été délimité et tout un quartier a été évacué plusieurs jours.

Le sulfure de carbone, de formule chimique CS₂, est un solvant très toxique, utilisé en chimie pour dissoudre de nombreux composants organiques, ainsi que le soufre, le phosphore blanc, le sélénium, le diiode, le caoutchouc ou les résines et les cires. Il est aussi utilisé comme intermédiaire de synthèse dans la fabrication de nombreux composés organiques soufrés : agents de vulcanisation du caoutchouc, produits pharmaceutiques, produits phytosanitaires (fongicides, insecticides)

Le sulfure de carbone est un liquide dense et volatil, avec un haut degré d'inflammabilité dans l'air, une température d'auto-inflammation remarquablement basse ainsi qu'une sensibilité exacerbée à l'électricité statique.

A des niveaux élevés, le sulfure de carbone peut être mortel car il touche le système nerveux. Ce point est critique dans l'industrie de la rayonne viscosse où il est présent en plus du sulfure d'hydrogène lui aussi toxique.

Pirandello le romancier de l'identité et le fascisme

Le roman de Pirandello, Il fu Mattia Pascal (1904), tient une place importante dans le roman : admiration et un certain embarras au regard de son adhésion au fascisme

Pirandello : immense écrivain sicilien – homme de théâtre – nouvelliste merveilleux – romancier très pointu de l'identité personnelle.

La Sicile reste une référence constante dans ces œuvres. Il définit la vie comme "un séjour involontaire sur la terre". On peut observer une grande interrogation sur la vie, l'individu et la société. On trouve le thème de la multiple personnalité dans Feu Mathias Pascal. Il fait ressortir dans ses œuvres un conflit entre la vie, qui change avec le temps, et la forme, c'est-à-dire les conventions sociales qui nous obligent à bloquer notre image sociale selon les mœurs (Feu Mathias Pascal). La question de l'identité constitue le thème central du livre. Selon lui, les hommes ne peuvent se comprendre, il parle d'incommunicabilité. La parole ne peut exprimer correctement la réalité et, même si elle le pouvait, les différences de points de vue entre les individus continueraient à en brouiller le sens. Dans Six Personnages En Quête d'Auteur, il met en scène l'impossibilité de représenter un drame à cause des images différentes que les uns ont des autres. Le théâtre de Luigi Pirandello est un théâtre de réflexion sur le paradoxe et l'absurdité de la vie.³

Mais fasciste aussi...

En 1924, Pirandello rendit publique son adhésion au fascisme dans une lettre ouverte publiée dans un journal de Rome. On lui demanda aussitôt les raisons de cette adhésion et lui répondit seulement « Mattéoti » (note), laissant entendre par là qu'il voulait que l'ordre règne dans un état fort pour réprimer les crimes et les désordres. En réalité, ses motivations étaient plus complexes. On peut citer :

Son aversion pour le socialisme qu'il avait critiqué dans un de ses romans où il présentait les politiciens socialistes comme tous corrompus;

Son hostilité pour le gouvernement Giolitti qu'il tenait pour antidémocratique. Il nourrissait une profonde aversion pour la démocratie parlementaire qu'il avait définie dans *Il fu Mattia Pascal* comme une « mascarade de liberté »

Sa conviction que le fascisme était un mouvement ouvert sur la dynamisme de la vie qu'il opposait à la manière d'être de la société italienne des années vingt.

Finalement, Pirandello voulait une Italie bien ordonnée, sans désordres, sans grèves, sans attentats, réalisant l'idéal de l'unification italienne tel qu'il l'avait hérité de sa famille.

Au fond, Pirandello adhéra au fascisme en raison de son propre tempérament conservateur et de son caractère d'homme de modération, et aussi en raison de sa vision conservatrice en politique.

³ Ce n'est pas le lieu de s'étendre sur l'œuvre de Pirandello. On pourra voir :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Feu_Mathias_Pascal

http://fr.wikipedia.org/wiki/Luigi_Pirandello

Et mieux encore pour qui lit l'italien : <http://www.italialibri.net/autori/pirandello.html>

Traduction partielle de *Pirandello e il fascismo* :

<http://www.biagiocarrubba.it/public/work/Pirandello%20Luigi.%20Pirandello%20e%20il%20fascismo.pdf>

<http://www.biagiocarrubba.it/public/work/Pirandello%20Luigi.%20Pirandello%20e%20il%20fascismo.pdf>

Les « Ballila »

Le nom de Balilla dont il est question à plusieurs reprises comme mouvement de jeunesse (en réalité, un surnom, *soprannome*), fait référence à Giovan Battista Perasso, jeune Génois de 17 ans qui aurait déclenché en décembre 1746 la révolte victorieuse de sa patrie contre l'occupation autrichienne. Ce « modèle » de courage patriotique fut largement utilisé par le régime fasciste.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Opera_Nazionale_Balilla

L'attentat contre le prince Umberto de Piémont

Il eut réellement lieu chez nous, mais le 22 octobre 1929. Alors que Bruxelles accueillait le prince Umberto de Piémont, venu rendre une visite officielle à sa fiancée, la princesse Marie-José de Belgique, un jeune socialiste italien émigré, Fernando De Rosa, a tiré sur le cortège, sans blesser personne. Immédiatement arrêté, il a expliqué avoir voulu attirer l'attention du monde sur les crimes du fascisme et souhaite faire de son procès celui de Mussolini. A Paris, les socialistes réformistes italiens, qui dominent l'émigration, blâmèrent son geste au nom du strict légalisme. En revanche, le Parti républicain et le mouvement Justice et Liberté approuvèrent cette action, qui incitait, selon eux, de nombreux émigrés à préparer des attentats contre des militants fascistes ou des représentants officiels du régime italien.

A propos du journal « Il Riscatto » auquel fait allusion le libraire Alexei Grigorevitch Koslov

Ottavio Pastore (La Spezia, 15 juillet 1887 – Rome, 28 juin 1965) : journaliste et homme politique italien. Il fut l'un des fondateurs du PCI (Parti communiste italien). A ce titre, il fut incarcéré par le régime fasciste de Mussolini. Il a été le premier directeur du journal du PCI, *L'Unità*.

En 1927, condamné par contumace à trois ans de prison en régime de surveillance particulière. Durant son exil en France, il s'occupa d'activités syndicales et travailla à la Commission pour la main d'œuvre étrangère.

En 1928, il vint de France à Bruxelles où il collabora à l'édition du périodique antifasciste « *Il Riscatto* » et écrivit un essai « *I sepolti vivi di Civitavecchia* » (« Les Enterrés vivants de Civitavecchia »). Sans cesse menacé par les espions de l'OVRA qui avaient leur siège à « Casa Italia », qui abrite aujourd'hui le consulat italien de Bruxelles, Pastore abandonna la capitale belge pour rejoindre Moscou en tant que délégué au sixième congrès de l'Internationale communiste.

V. Promenades autour du roman

1. 1932, de l'autre côté des Alpes

Le fascisme en Italie en 1932⁴



(Bronze posé à la gare de Milano Centrale en 1931 qui indique : an IX de l'ère fasciste)

- **Quelques rappels d'événements antérieurs :**

- 1919 : fondation du mouvement : dans le contexte de misère que connurent les classes laborieuses, surtout paysannes, durant l'après-guerre 1914-1918, le fascisme apparut d'abord comme un mouvement socialiste et populaire.
- 1922 : marche sur Rome ; prise de pouvoir
- 1924 : le fascisme se fait autoritaire (assassinat Matteotti) et revendique le pouvoir absolu
- 1926 (7 octobre) : l'Italie adopte l'idéologie fasciste. Des lois fascistes sont votées en Italie. Benito Mussolini prend les rênes du pouvoir. Il fait interdire tous les partis politiques autres que le sien, les membres de l'opposition sont congédiés et une police secrète se charge de surveiller les "suspects" tandis qu'un Tribunal spécial est mis en place. Le Duce devient ainsi le maître de l'Italie fasciste et réduit à néant les pouvoirs du Roi Victor-Emmanuel III.
- Dans la foulée, en 1926, création de l'OVRA (*Opera Vigilanza Repressione Antifascista* : la police politique du régime fasciste)
- 1929 : accords du Latran qui firent taire l'Eglise devant la dérive du pouvoir

Et... **pour en arriver au contexte du roman** : 1932 est l'année des 10 ans du pouvoir (anniversaire de la marche sur Rome de 1922). Année dite *Anno X EF* (*anno decimo dell'Era Fascista*)

- **1932 est aussi l'année de la publication de Giovanni Gentile e Benito Mussolini *La dottrina del fascismo* (1932)**

⁴ Brève explication sur le sens du mot « fascisme »

Le *fascismo* italien tire son nom du mot *fascio*. Le *fascio littorio* ou « faisceau du licteur » était constitué d'un fagot de branchage lié avec des nœuds tricolores; à l'intérieur une hache. Dans l'antiquité romaine, il symbolisait le pouvoir romain et sa domination sur les territoires conquis. Il symbolisait aussi l'unité du peuple dans les moments difficiles où les risques de division étaient importants.

Repris par l'idéologie mussolinienne; et écrit avec un « F » majuscule, il représenta le parti unique du Duce et fut reproduit partout et notamment sur les édifices publics.

Rédigée pour moitié par le philosophe Giovanni Gentile et pour moitié par Mussolini, la "Doctrine du fascisme" fut publiée en 1932 en tant qu'article de l' *Enciclopedia Italiana*. Le point fondamental de la doctrine fasciste, souvent répété, est que « l'Etat est un absolu devant lequel tout individu et tout groupe n'ont qu'une valeur relative ». Par conséquent, pour un fasciste, « tout est dans l'Etat et pour l'Etat et rien d'humain ou de spirituel n'a d'existence et moins encore de valeur, en dehors de l'Etat ».

On peut donc dire qu'à côté du communisme et du national-socialisme allemand, le fascisme fut une des manifestations les plus évidentes de l'étatisme totalitaire du XX^e siècle.

(Traduit d'après : <http://www.polyarchy.org/basta/documenti/fascismo.1932.html>)

Mouvements et actions anarchistes à l'étranger

Au début des années trente, le déferlement de la crise économique contribue à créer une situation de mécontentement généralisé, qui favorise le développement d'une activité révolutionnaire de type anarchique et conspiratrice. En France naît l'Ucapi (*Unione comunista anarchica dei profughiitaliani* – Union communiste anarchique des réfugiés italiens) avec le but d'intensifier l'action et la propagande à destination de l'intérieur. L'attentat manqué, en Belgique, du jeune socialiste Ferdinando De Rosa contre la vie du Prince de Piémont fut une action individuelle (mais avec, dit-on, l'appui du mouvement des « giellisti »⁵ et des anarchistes). Elle eut cependant un écho en Italie où se développèrent des manifestations de solidarité.

Traduit de : <http://www.socialismolibertario.it/afascismo.htm>

2. Entre la Belgique et l'Italie : les émigrés politiques

Emigrés politiques italiens en Belgique

Aux yeux des Belges tous les immigrants sont des immigrants économiques. En réalité s'ils sont effectivement massivement d'extraction populaire et à la recherche de travail, cela n'exclut pas pour autant qu'ils aient pu quitter leur pays pour des motifs politiques ou soient devenus des militants pendant leur émigration.

Ainsi trouve-t-on dans les archives des mines belges traces de « Commissions de surveillance des ouvriers polonais » dont la mission était toute autre que de surveiller leur cadences de production ! Les Polonais (juifs et non-juifs) forment dans l'entre-deux-guerres le groupe étranger le plus nombreux en Belgique - environ 50.000¹³ - suivi immédiatement par les Italiens, au nombre approximatif de 30.000.

Ceux-ci constituent indéniablement un groupe très politisé. La Belgique est, après Paris, l'un des lieux les plus importants de l'exil antifasciste. Le comte Sforza, Francesco Luigi Ferrari et Arturo Labriola, par exemple, y passeront le plus gros de leurs années d'exil.

Mais, à côté de ces personnalités, des milliers d'antifascistes italiens d'extraction populaire peuvent être facilement confondus avec les émigrés purement économiques qu'ils tentent - souvent avec succès - d'attirer à leur cause.

Cet antifascisme italien émiétté en de multiples tendances, produit une multitude de petits organes politiques de diffusion souvent réduite. Les vaincus du fascisme entrent souvent en conflit - physique - avec les tenants italiens du fascisme établis en Belgique et dans ce cas les

⁵ *Giellisti* membres du mouvement Justice et liberté, d'inspiration antifasciste et socialiste

premiers sont systématiquement considérés comme fauteurs de troubles tandis que les seconds ne sont jamais inquiétés.

C'est que la classe politique belge (à l'exception des socialistes, communistes et de quelques libéraux «ancien modèle») et l'administration tuennent avant tout à garder de bonnes relations avec le gouvernement de Mussolini. La présence sur le sol belge d'exilés antifascistes ne peut nuire à ces bonnes relations et une excellente collaboration avec la police de Mussolini permet de constituer contre les communistes et les anarchistes italiens des dossiers qui servent de base à leur expulsion par le gouvernement belge.

Les antifascistes italiens firent donc assez rapidement l'amère expérience des limites de l'accueil du «*piccolo Belgio ospitale*». Leur accès au marché du travail est limité par le système des permis de travail et par une étrange législation qui permet à l'étranger de résider en Belgique pour autant qu'il n'y exerce aucune activité lucrative!

Expulsés par centaines du pays lorsqu'ils étaient anarchistes ou communistes, les autres réfugiés italiens (socialistes, libéraux, et démocrates chrétiens) virent aussi leurs possibilités d'expression se réduire au fil des années à tel point (interdiction d'assister à des meetings, des assemblées syndicales, d'écrire dans les journaux, d'en publier, d'en posséder même certains. . .) qu'à la veille de la guerre, un certain nombre d'antifascistes réfugiés en Belgique et constamment menacés d'expulsion par une police belge en excellents termes avec l'O.V.R.A de Mussolini se demandaient s'il ne valait pas mieux pour eux retourner en Italie. Ils n'étaient soutenus en Belgique que par une minorité plaidant pour le droit d'asile et demandant des garanties contre les expulsions arbitraires⁶.

Extrait de Anne MORELLI, *Belgique, terre d'accueil? Rejet et accueil des exilés politiques en Belgique de 1830 à nos jours*

Texte complet :

http://www.persee.fr/web/ouvrages/home/prescript/article/efr_0000-0000_1991_act_146_1_4132#

Anarchisme belge et exilés italiens

Depuis la fin de la première guerre mondiale, le mouvement anarchiste belge connaissait une perte de vitesse importante. Cette situation était due en partie aux sentiments de désillusion envers l'Homme et, plus encore, envers le mouvement anarchiste. Celui-ci n'avait pas pu s'unir pour refuser la guerre et certains anarchistes l'avaient au contraire justifiée et exaltée ouvertement, notamment par la signature du Manifeste des Seize. De plus, la révolution russe d'octobre 1917 avait suscité l'enthousiasme auprès de certaines personnes qui rallièrent plus tard les mouvements communistes, se détachant par là de l'anarchisme.

Néanmoins, certains anarchistes belges, restés fidèles à leurs idéaux, vont se lancer dans la propagande écrite afin de lutter contre cette désaffection. En 1921, une Fédération Communiste Anarchiste Belge vit le jour. Au sein de cette fédération, il y avait initialement trois groupes : celui de Bruxelles, celui de Liège et celui du Borinage. Des personnalités anarchistes dont le nom reviendra très souvent dans ce mémoire (ERNESTAN, ADAMAS, Camille MATTART, ...) en

⁶ On ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec l'actualité récente, d'ailleurs en conformité avec les écrits de G. Santoliquido. Qu'il suffise de citer des propos récents de Silvio Berlusconi, inversant la mémoire de la résistance italienne :- "L'anticomunismo è un dovere morale della memoria" (L'anticommunisme est un devoir moral de mémoire)

On lira avec intérêt, pour faire le lien avec les écrits du politologue : Giuseppe SANTOLIQUIDO, *Bunga bunga mode d'emploi, Les dessous choc du système berlusconien*, Renaissance du livre, 2012, 192 p. Il y a une cohérence entre *L'Audition du Docteur Gasparro* et cet ouvrage

faisaient partie. Des congrès nationaux furent organisés régulièrement par la fédération durant l'entre-deux-guerres .

Le mouvement anarchiste belge s'enrichit à cette époque de l'arrivée d'Italiens exilés pour des raisons politiques ou venus en Belgique pour y travailler. Ceux-ci sont principalement des anti-fascistes. Ils participeront activement au mouvement anarchiste . Ainsi, cinq revues anarchistes en langue italienne furent éditées à Bruxelles dans l'entre-deux-guerres, ce qui donne une bonne idée de leur importance . Certains Belges collaborèrent d'ailleurs à ces publications et parfois les éditèrent, comme par exemple Hem DAY, ERNESTAN ou Jean DE BOË . La création du Comité International de Défense Anarchiste (C.I.D.A.) en 1928 se fit d'ailleurs en collaboration avec les Italiens . Ce groupe s'est notamment battu pour dénoncer l'oppression du régime fasciste et pour faire cesser les expulsions et les extraditions dont furent victimes les immigrés politiques italiens . Plus tard, une même action sera entreprise en faveur des Espagnols . L'aide aux étrangers eut toujours une place importante dans le travail des groupes anarchistes et surtout de Hem DAY. Ce dernier, dès les années trente, accueillit pendant deux ans ASCASO et DURUTTI, deux leaders de la Fédération Anarchiste Ibérique déjà en exil . Il prêta également refuge à de nombreuses personnes vivant dans la semi-clandestinité : des anarchistes néo-malthusiens, des anti-fascistes italiens, espagnols, allemands, des juifs, des objecteurs de conscience de toutes les nationalités et ceci avant, pendant et après la deuxième guerre mondiale . Dans ce but, il avait mis en place tout un réseau d'évacuation, notamment vers l'Amérique du Sud.

<http://raforum.info/dissertations/spip.php?article7>

3. 1932, Du côté de chez nous : des années trop oubliées

▪ **Mouvements sociaux en Belgique 1932**

Misère au Borinage, un film tourné en 1932 et 1933, par Henri Storck et Joris Ivens, est un documentaire militant, connu mondialement. Il explore longuement la misère des mineurs, la sauvagerie de l'exploitation ouvrière au Borinage en cette époque, les conditions de vie difficiles des ouvriers de la houille, leurs maladies physiques, etc.

▪ **Il y a 80 ans... La grève générale des mineurs de 1932**

A la fin des années vingt, les charbonnages du Borinage, du Centre, de Charleroi, de Liège et du Limbourg occupaient 150.000 mineurs et représentaient le deuxième secteur industriel du pays, juste après la métallurgie. De 1929 à 1932, le prix du charbon chuta de 35 à 40%. Les stocks s'accumulèrent. Fin janvier 1930, il y a 500.000 tonnes de stock, six fois plus en avril 1931. En 1932, la production belge ne représentait plus qu'un tiers de celle de 1929.

▪ **L'après-guerre et la crise de 1929**

Après la Première Guerre mondiale, la restauration de l'économie délabrée par quatre années de guerre occasionnait de nouveaux sacrifices pour les masses laborieuses. A l'époque, comme aujourd'hui d'ailleurs, les sacrifices imposés au monde du travail le sont généralement au nom de « l'intérêt général » —en fait l'intérêt des classes possédantes. En 1926, le ministre Franqui dévalua le franc belge qui passa d'une valeur de 21 centimes or (en 1914) à 14 centimes or. Cette formidable diminution du pouvoir d'achat du franc renchérit considérablement le coût de la vie.

La Commission nationale mixte des mines (CNMM), avait établi l'indexation des salaires des mineurs qui intégrait dans le calcul une part de 25% du prix du charbon industriel. En période de haute conjoncture, cela jouait en faveur des mineurs, mais en temps de crise elle baissait les salaires de façon dramatique. Et le salaire théorique n'était pas le salaire réel car aux réductions de

salaire s'ajoutaient le chômage partiel et les licenciements. Les indemnités de chômage ne couvraient que 35% du salaire des mineurs et un grand nombre de mineurs n'étaient pas couverts par l'assurance chômage facultative. En juillet 1932 il y avait 300.000 chômeurs complets et partiels, sans compter 200.000 chômeurs non indemnisés. Inutile d'ajouter que le patronat profitait comme toujours d'une telle situation pour exercer une pression féroce sur les salaires.

Par Guy Van Sinoy le Vendredi, 19 Octobre 2012

Extrait de « LCR-La gauche » (l'article développe largement l'analyse, d'un point de vue communiste, des grèves de 1932 et de l'attitude des différents acteurs, dont le POB ancêtre du PS)

http://www.lcr-lagauche.be/cm/index.php?option=com_sectionnav&view=article&Itemid=53&id=2630

Mineurs en grève, climat de révolution

Ce texte éclaire bien le parallèle, voulu par Santoliquido, entre aujourd'hui et 1932

Sous l'effet de la crise économique de plus en plus aiguë, la misère et les souffrances des masses s'accroissent sans cesse. Mais en même temps leur mécontentement et leur indignation croissent et se développe leur volonté, confuse encore, de mettre fin, une fois pour toutes, à cette " horreur sans fin " qu'est devenue leur existence quotidienne.

Le spectre de la révolution rôde par le monde... Cette fois l'explosion vient de se produire en Belgique, cet " Etat modèle, cet Eldorado monarchique avec la base démocratique la plus large ", selon l'expression de Marx. Les mineurs du Borinage ont commencé.

Depuis le début de la crise qui frappe particulièrement la Belgique fortement industrialisée et exportant une grande partie de sa production, les chefs du Parti Ouvrier leur prêchent patience, les empêchent de lutter contre les réductions des salaires consécutives, brisent leurs grèves spontanées comme c'était déjà le cas en 1929 et en 1930.

Les salaires des ouvriers belges appartiennent aux plus bas en Europe, même selon les statistiques du Bureau International du Travail. Depuis 1929 ils furent abaissés au Borinage de 35 %. Les chefs réformistes ont accepté toutes ces réductions réalisées par l'intermédiaire des commissions mixtes paritaires, organes officiels de collaboration des classes.

Ils les ont fait accepter à leurs troupes au nom des " sacrifices communs " pour l'industrie nationale. Les patrons ont exigé une nouvelle réduction des salaires de 5 %. En même temps le gouvernement clérical libéral a commencé l'offensive contre les indemnités accordées aux chômeurs.

La colère est tellement forte chez les mineurs que les chefs syndicaux n'osent pas accepter de nouvelles diminutions tout en refusant de proclamer la grève. La grève éclate contre eux le 21 juin, faisant suite aux grèves partielles qui commencent déjà le 31 mai. 10.000 mineurs quittent les puits. (...) Les ouvriers ne veulent pas de réduction des salaires, ni de licenciements. Les grévistes en cortèges se rendent devant les mines et usines pour faire sortir les ouvriers. Les femmes des mineurs sont à la tête de ces cortèges. En quelques jours le mouvement s'élargit sur le Centre, Charleroi, prend des proportions énormes.

Les puits, les usines, les centrales électriques sont envahis les uns après les autres. Les forces de gendarmerie et de police, les garnisons locales sont débordées. La ville de Charleroi est prise d'assaut par les grévistes, en dépit des barrages policiers, en dépit des charges de cavalerie. Les barricades sont élevées contre les forces de police et l'armée. Pendant trois jours les grévistes furent maîtres de tout le pays noir du Borinage et, en partie, de celui de Charleroi.

Le gouvernement et la bourgeoisie, surpris au premier moment, se mettent à réagir avec tous les

moyens à leur disposition. Une véritable mobilisation est ordonnée. Les corons miniers sont inondés par les gendarmes et les troupes, les automitrailleuses circulent dans la région de la grève. L'état de siège est proclamé. Le parti communiste est mis, en fait, dans les régions de grève, hors la loi. La gendarmerie et la police provoquent et attaquent les ouvriers, tirent dans la foule désarmée. Des dizaines de victimes du côté ouvrier.

Les "Cahiers du Bolchevisme", 7e année, numéro 14 15/07/1932

http://www.marxists.org/francais/pcf/works/1932/07/pcf_belgique_1.htm

La grève de 1932: une page d'histoire sociale belge

Les fondements de l'Etat belge ont-ils réellement tremblé sur leurs bases en 1932? Georges Place, le président du Cercle d'histoire Henri Guillemin de La Louvière, le pense. Dans le livre qu'il consacre à La Grève générale révolutionnaire de 1932, il fait renaître à la mémoire cette secousse sociale partie des régions du Centre et du Borinage pour s'étendre à quasiment toute la Wallonie. Un cri de révolte des affamés doublé d'un complot communiste? Trente-deux ans plus tard, la question est reposée. Sans fard. Dans un livre riche en témoignages et en photos inédits. Pour que ne s'oublie pas ceux tombés sous les balles des forces de l'ordre dans une Belgique en état de siège, parce qu'ils réclamaient un allègement de leur misère inouïe.

En juillet 1932, c'est pour protester contre la diminution constante de leurs salaires que les mineurs hennuyers descendent dans la rue. Entre juillet 1930 et mars 1932, ils ont vu leurs revenus fondre de 29 %. En sidérurgie, la baisse atteint 20 %. Quand dans le même temps, les loyers restent inchangés, et que le prix du pain, lui, augmente de 15 centimes au kilo. A cette époque, il est aussi question de diminuer les allocations de chômage. Or, le nombre de sans-emploi connaît une croissance fulgurante: 181.000 en décembre 1930, ils deviennent 326.000 en 1932, soit une progression de 4 à 40 % entre 1928 et 1932. Dans un contexte international qui chavire. Au coeur des régions industrielles du Hainaut cela fait donc plusieurs mois que la colère gronde, souterraine, lorsque la grande grève éclate. Les patrons, les responsables politiques, voire syndicaux n'ont cependant pas su décoder les signes avant-coureurs. Et quand le mouvement se déclenche aux derniers jours de juin dans le Borinage, il va rapidement s'étendre à la région voisine du Centre d'abord, à tout le sillon industriel de la Sambre et de la Meuse ensuite. Bientôt, ils sont des milliers à se croiser les bras, paralysant les charbonnages, mais aussi la sidérurgie, les fabrications métalliques...

L'état de siège

Dans la rue, les manifestations de mécontentements succèdent aux meetings. Des femmes se couchent sur les voies de trams pour empêcher leur passage. Les incidents avec les forces de l'ordre se multiplient amenant le gouvernement Renkin à décréter l'état de siège le 12 juillet. Situation prémonitoire: des automitrailleuses sillonnent les grandes agglomérations wallonnes.

Des escadrons flamands viennent épauler les soldats francophones pour tenter de maintenir l'ordre mais la tension subsiste. Le parti et le syndicat socialistes sont débordés par leur base; en dépit d'appels à la reprise du travail, la grève se poursuit. Pour une armée de besogneux, le seuil tolérable du dénuement a été atteint. Ils n'ont plus rien à perdre. La révolte cependant fait les conditions de vie plus dures encore. Un peu partout, des collectes s'organisent. Pour que les enfants puissent manger... quelques pommes de terre au moins.

La solidarité ouvrière prend parfois des formes inattendues. A La Louvière, par exemple, trois chômeurs vont récolter des fonds à travers tout le pays habillés en gilles.

C'est le temps aussi des soupes populaires préparées par les «Femmes prévoyantes» socialistes tandis que la coopérative «Au Progrès» distribue des pains, des vêtements, des chaussures, aux familles de grévistes. La convulsion sociale de 1932 révèle en fait au grand jour les conditions de

vie désastreuses dans lesquelles croupissent alors de nombreux ménages ouvriers. Des intellectuels de l'époque s'en émeuvent; André Gide, Yves Allégret, Henri Storck figurent parmi les voix qui s'élèvent pour dénoncer le drame. Ce dernier consacrera d'ailleurs un film aux événements sous le titre Borinage.

Un complot communiste?

D'aucuns ont-ils tenté de profiter du désarroi des travailleurs pour les jeter dans la rue et tenter de renverser les structures de l'Etat? Le gouvernement Renkin, en tout cas, prend prétexte d'un complot communiste pour dépêcher l'armée sur les lieux d'agitation. Avec comme conséquence des affrontements violents entre manifestants et forces de l'ordre. A Charleroi, à Roux, il y aura des blessés graves et des morts en juillet 1932. Mais les heurts ne se déroulent pas qu'à ce niveau. La tension aussi est vive entre communistes et socialistes. Si certains leaders du POB font des déclarations révolutionnaires appelant à la prise du pouvoir, comme Léo Collard, les positions du parti ouvrier sont jugées trop molles par la plupart des grévistes. Qui n'hésitent pas dès lors à désobéir aux mots d'ordre de la Maison du Peuple pour se tourner vers l'extrême gauche, ainsi que le relève Jacques Willequet dans son étude de l'histoire contemporaine de la Belgique.

Pourtant, peu à peu, la grève s'effiloche; des accords interviennent dans les secteurs de la sidérurgie, de la construction... Seuls les mineurs hennuyers n'accepteront de redescendre au fond des galeries qu'aux premiers jours de septembre. Les salaires seront augmentés de 1 % à partir du 1er octobre et il n'y aura pas de nouveau stage pour l'attribution des allocations de maladie. Le calme revient dans les corons. Grève gagnée ou perdue? Le jugement varie encore aujourd'hui. L'auteur de la publication ne veut pas trancher. Même si les témoignages qu'il a recueillis pour mener son travail à bien lui ont fait découvrir «des cortèges insolents de mensonges, des collines de mauvaise foi et autant de contradictions»...

Françoise Zonnenberg

http://archives.lesoir.be/la-greve-de-1932-une-page-d-histoire-sociale-belge-relu_t-19890913-Z01Z8A.html

VI. Petit vagabondage littéraire

C'est un choix tout personnel et fort subjectif. Il me semble qu'il y aurait un passionnant parallèle littéraire et même politique, à faire intéressant avec l'Italie au cours des mêmes années telles que les "contes" Antonio Pennacchi. Certes, cela donnerait lieu à des débats... Ils n'ont pas manqué, tant en Italie qu'en France.

Antonio PENNACCHI, *Canal Mussolini*, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, éd. Liana Levi, 2012, 500 p.

Dans un style qui est tout à la fois celui de l'épopée et du récit oral d'un conte, Pennacchi raconte comment une grande partie du peuple italien est devenue fasciste sans aucun choix politique, presque sans le savoir... "à cause de la faim" comme le dit l'auteur dès l'entrée du roman..

Situé exactement dans les mêmes années, le roman raconte le «fascisme ordinaire» des classes défavorisées.

Quelques recensions

C'est une histoire de tribu, avec le père, Peruzzi, sa femme et leurs dix-sept enfants. Là-bas, dans le nord de l'Italie, quand un gamin est malade, on n'appelle pas le médecin : la grand-mère allume une bougie et se met à prier. Les temps sont rudes au début du XXe siècle, en Vénétie, et les paysans vivent de métayage et de privations. Peruzzi devient naturellement socialiste, un vrai rouge qui lutte contre l'inégalité sociale. Dans ce combat, il rencontre un jeune homme, plus radical que lui : il s'appelle Benito Mussolini, sympathique et beau parleur.

Chez les Peruzzi, on passe du rouge au brun - du socialisme au fascisme - par colère contre les riches, et non par idéologie. Pour eux, pour des milliers d'autres, Mussolini est un homme qui veut redistribuer les terres aux pauvres.

C'est l'aventure d'un pays qui tourne parfois à la commedia dell'arte, où les voyous séduisent les femmes les plus belles et les enfants les plus naïfs. Antonio Pennacchi (né en 1950) en a fait un western familial dont il est l'ultime rejeton, né pour raconter un monde qui rêvait d'égalité sociale et se retrouve en guerre du côté de Hitler et des lois antijuives. Il fallait du culot, et un vrai talent de conteur, pour oser dire l'inavouable, et en outre rendre hommage au monde paysan. Pennacchi a obtenu en 2010 le prestigieux prix Strega pour ce Canal Mussolini : une sorte d'Autant en emporte le vent à l'italienne, où Scarlett se prénomme Armida et sait dresser les hommes politiques comme ses enfants et ses abeilles...

Christine Ferniot – Télérama 18/02/2012

<http://www.telarama.fr/livres/canal-mussolini,77917.php>

*

* *

L'histoire des Peruzzi c'est avant tout celle de sa famille, de ses grands-parents et de leurs 17 enfants. Des pauvres paysans du Nord de l'Italie, contraints de quitter leur village, et devenus fascistes plus par attachement à Mussolini que par réelle conviction politique.

Une adhésion au Fascisme que l'auteur ne tente même pas d'excuser. Sans honte ni remord, il écrit ainsi : "Fin 1938, les Juifs étaient hors la loi en Italie, ce n'étaient plus des citoyens comme les autres (...) je vais être franc, cela n'a eu aucun effet sur ma famille. Comme sur le reste du peuple italien, soyons clairs".

D'ailleurs membre du MSI (parti néofasciste) avant de s'engager dans différents courants d'extrême-gauche, cet ancien ouvrier en usine a fait couler de l'encre en Italie. Parfois même accusé de révisionnisme, il a pourtant été salué maintes fois par les critiques.

Extrait de <http://www.lepetitjournal.com/culture-rome/108953-le-roman-de-victoire-qcanal-mussoliniq-retour-vers-litalie-des-annees-30.html>

*

* *

Tous les courants, des réformistes aux syndicalistes révolutionnaires, et aux socialistes que sont d'abord Mussolini et les siens, sont présentés, expliqués. Le gouvernement de Giolitti (censé avoir inventé la démocratie chrétienne), l'affaire Matteotti, les guerres coloniales et les autres, la relation de Mussolini avec le roi («Bon, occupe-toi du gouvernement»), avec Hitler («D'accord, Dolph, on rest'ra à l'écart»), l'arrivée des Américains, qui apportent «la liberté et la démocratie, je n'ai pas dit le contraire», mais surtout le DDT : les événements sont passés au crible de la sagacité et de la

drôlerie populaires, via le regard d'un narrateur qui n'a pas qu'une vague idée de la dialectique. Mais qui, jamais, ne dévie de son chemin.

Voir toute la critique de Libération : <http://www.liberation.fr/livres/01012387342-la-saga-pennacchi>

*
* *

Indulgence envers le fascisme donc : en réalité, toute la famille de Pennacchi était fasciste. Et ce qui est intéressant avec ce roman, ce n'est pas d'essayer d'évaluer le jugement que Pennacchi fait du *ventennio*, les vingt ans de dictature fasciste, puisqu'il est « *et ne peut être qu'absolument négatif* ». Et Pennacchi le rabâche, comme si en France c'était difficile à comprendre, ou comme pour se protéger de critiques qu'il ne connaît que trop bien. Cet homme n'a pas voulu refaire l'histoire du fascisme, il a voulu raconter l'histoire d'individus, qui ont formé une grande famille. Ils étaient fascistes. « *Un peu fous aussi* » précise l'auteur. L'histoire est celle 30 000 paysans qui meurent de faim dans le nord de l'Italie (surtout en Vénétie). À la fin des années 1920, Mussolini décide d'entreprendre un de ses plus vastes chantiers : l'assèchement des marais Pontins. À la différence de plusieurs empereurs romains et de plusieurs papes, Mussolini réussit l'opération, bonifie la terre et la rend cultivable. Il donne les terres à ces paysans venus du nord, ceux qu'on appelait « bougnoules », et leur donne des maisons. Pas étonnant que ces derniers, arrivés en terre nouvelle, deviennent fascistes, même s'ils n'en comprennent pas vraiment le sens. Ils doivent tout au Duce, leur bienfaiteur, qu'on croise à quelques reprises dans le livre. Et quand il leur demande de partir en guerre pour conquérir l'empire, ils y vont. Sauf que certains ne reviennent pas des guerres coloniales. Et c'est là que tout se complique.

Extrait de <http://cætera.net/2012/02/28/canal-mussolini-une-epopee-fasciste/>